

TEMPERATURE

Du 1er novembre 1900.

Table with 2 columns: Time (Matin, Midi, P. M.) and Temperature (Fahrenheit, Centigrade).

LES HONTES

DU

REPUBLICANISME.

Vous pouvez parcourir toute l'histoire de l'humanité, antique et moderne, chrétienne et païenne, toute celle des communautés politiques et économiques...

La corruption électorale n'est pas une nouveauté dans l'histoire. Avant qu'il n'y ait des empereurs romains, il y avait eu un roi de Macédoine, Philippe, qui avait osé dire qu'il n'y avait pas de ville imprenable...

Plus tard, il s'est trouvé à Rome des généraux plus ou moins valeureux qui s'installaient empereurs et fournissaient aux Romains dégoûtés de beaux spectacles et de bons et copieux repas.

Nous avons changé tout cela aujourd'hui. Ce n'est plus à de fiers Américains revêtus de la souveraineté nationale que l'on parle, c'est à des professeurs, à des meurt-faits, et on leur déclare brutalement que la meilleure des politiques est celle qui procure de bons diuers et le confortable de la vie.

Ne parlez pas aux républicains de droits, de libertés, de dignité humaine. Ils haussent les épaules de pitié; ils en reviennent toujours à leur plat de lentilles ou de maïs.

Toute la politique de Hanna et de McKinley se résume en deux mots: un bon dîner. C'est là l'idéal qu'ils offrent au peuple américain à la veille de l'élection.

Et, ce qu'il y a de plus lamentable en cette affaire, c'est que la promesse qu'ils nous font, ils ne sont même pas sûrs de pouvoir la tenir. Il y a plus encore: ils ont la conscience, ils savent parfaitement qu'ils ne peuvent pas la te-

nir et qu'ils ne la tiendront pas. Derrière cette prospérité éphémère, frauduleuse de quelques centaines de millionsaires et de milliardaires, se dresse, hideux, le spectre de la misère et de l'abjection pour tout le corps social.

Telle est la situation, à la veille le même du scrutin national. Quel honnête citoyen, quel patriote hésiterait, un seul instant, à renverser un parti qui nous a réduits à ce degré de misère matérielle et morale?

DEVANT LE Monument de Chopin

Il y avait bien longtemps qu'on parlait d'un monument en l'honneur de Chopin. Ce monument, consacrant la mémoire du musicien rare qui a fait tant de rêves de l'âme du piano, vient enfin d'être inauguré sous les arbres du Luxembourg, dans la mélancolie d'un jour d'automne.

On meurt en plein bonheur de son malheur passé. A défaut d'une sûre science, Chopin possédait, comme compositeur, une imagination mélodique aussi riche qu'originale, un sens harmonique exquis et la plus rare probité dans le travail.

De vrai, c'est dans les salons où on le comprend, où on l'aime, que Chopin s'élevait à une sublime hauteur. Chose étonnante et presque unique, en cette atmosphère surchauffée, étouffante aux tentatives de soi, parfaitement puissantes et sans ombre d'artifice.

Une dernière fois, le 16 février 1848, l'auteur des Polonaises réunit ses admirateurs. Il s'apprêta à passer la Manche. On l'a tant sollicité de venir, enfin, à Londres, et il y a tant de trouble dans l'air de Paris, qu'il se laisse convaincre. Cette soirée Kalkbrenner. Chopin l'aurait timidement prié d'écouter dans son concerto en "mi" mineur, œuvre non admirable, mais d'une minutieuse ciselure d'asbesques et tout agrémente de traites lé-

gers et de nuances. Du même coup il lui aurait demandé des conseils. Kalkbrenner était alors rogne, sensible à la correction du doigté plus qu'à la poésie. Il se prut que le pauvre musicien s'était enquis. Entre eux, un tout cas, l'accord ne s'est point fait et l'on ne s'aurait le déplorer à aucun degré pour l'auteur des "Polonaises". Rien ne contraindra jamais ni son goût à écrire, ni son style à exécuter. On attribua volontiers à cette époque l'insupportable horreur de Chopin pour "ses pédagogues" qui ne voient dans la musique qu'un prétexte à faire valoir leurs doigts de plusieurs façons.

Une autre circonstance a, du reste, porté au comble son éloignement du public. Ses amis, jaloux de l'arracher à sa demi-retraite, lui ont persuadé de louer pour un soir la salle du Théâtre Italien. En trois jours une grande avance se trouva organisée, avec l'appui de la comtesse Delphine Potocka, des Czartoriskis, des Ostrowski et d'autres familles de Pologne en résidence à Paris.

Par malheur, Chopin n'a pas le jeu impétueux qui répond aux vastes salles. La plupart des spectateurs s'étonnent de ne pas entendre le piano sonner sous les doigts du maître comme sous les doigts de Liszt, par exemple. En un mot, c'est une déception pour les prétendus amateurs de la méthode, et c'est une vive blessure pour le virtuose poète qui ne sait rien prendre avec modération.

On meurt en plein bonheur de son malheur passé. A défaut d'une sûre science, Chopin possédait, comme compositeur, une imagination mélodique aussi riche qu'originale, un sens harmonique exquis et la plus rare probité dans le travail.

De vrai, c'est dans les salons où on le comprend, où on l'aime, que Chopin s'élevait à une sublime hauteur. Chose étonnante et presque unique, en cette atmosphère surchauffée, étouffante aux tentatives de soi, parfaitement puissantes et sans ombre d'artifice.

Une dernière fois, le 16 février 1848, l'auteur des Polonaises réunit ses admirateurs. Il s'apprêta à passer la Manche. On l'a tant sollicité de venir, enfin, à Londres, et il y a tant de trouble dans l'air de Paris, qu'il se laisse convaincre. Cette soirée Kalkbrenner. Chopin l'aurait timidement prié d'écouter dans son concerto en "mi" mineur, œuvre non admirable, mais d'une minutieuse ciselure d'asbesques et tout agrémente de traites lé-

gers et de nuances. Du même coup il lui aurait demandé des conseils. Kalkbrenner était alors rogne, sensible à la correction du doigté plus qu'à la poésie. Il se prut que le pauvre musicien s'était enquis. Entre eux, un tout cas, l'accord ne s'est point fait et l'on ne s'aurait le déplorer à aucun degré pour l'auteur des "Polonaises". Rien ne contraindra jamais ni son goût à écrire, ni son style à exécuter. On attribua volontiers à cette époque l'insupportable horreur de Chopin pour "ses pédagogues" qui ne voient dans la musique qu'un prétexte à faire valoir leurs doigts de plusieurs façons.

Une autre circonstance a, du reste, porté au comble son éloignement du public. Ses amis, jaloux de l'arracher à sa demi-retraite, lui ont persuadé de louer pour un soir la salle du Théâtre Italien. En trois jours une grande avance se trouva organisée, avec l'appui de la comtesse Delphine Potocka, des Czartoriskis, des Ostrowski et d'autres familles de Pologne en résidence à Paris.

Par malheur, Chopin n'a pas le jeu impétueux qui répond aux vastes salles. La plupart des spectateurs s'étonnent de ne pas entendre le piano sonner sous les doigts du maître comme sous les doigts de Liszt, par exemple. En un mot, c'est une déception pour les prétendus amateurs de la méthode, et c'est une vive blessure pour le virtuose poète qui ne sait rien prendre avec modération.

On meurt en plein bonheur de son malheur passé. A défaut d'une sûre science, Chopin possédait, comme compositeur, une imagination mélodique aussi riche qu'originale, un sens harmonique exquis et la plus rare probité dans le travail.

De vrai, c'est dans les salons où on le comprend, où on l'aime, que Chopin s'élevait à une sublime hauteur. Chose étonnante et presque unique, en cette atmosphère surchauffée, étouffante aux tentatives de soi, parfaitement puissantes et sans ombre d'artifice.

Une dernière fois, le 16 février 1848, l'auteur des Polonaises réunit ses admirateurs. Il s'apprêta à passer la Manche. On l'a tant sollicité de venir, enfin, à Londres, et il y a tant de trouble dans l'air de Paris, qu'il se laisse convaincre. Cette soirée Kalkbrenner. Chopin l'aurait timidement prié d'écouter dans son concerto en "mi" mineur, œuvre non admirable, mais d'une minutieuse ciselure d'asbesques et tout agrémente de traites lé-

ne reviendra plus en France que pour y mourir. Le culte qui a inspiré l'habitué musicien est resté long temps dans les sphères d'une myriade de montants. C'est grâce aux progrès nouveaux, auxquels il avait aidé, que sa gloire est sortie du cercle des initiés idolâtres pour être sentie de tous les artistes. Aujourd'hui, pas de concert où l'on ne joue du Chopin. Les conservatoires font étudier ses œuvres. Nul ne se souvient des critiques formulées contre son style par les pédants glacés. On sait qu'il a été, avec des moyens entièrement personnels, en toute spontanéité, un incomparable poète du clavier, l'un des plus vibrants interprètes de la sensibilité moderne. C'est plus qu'il n'en faut pour que son monument soit cher. C'est assez pour que son art soit toujours admiré.

LE NOUVEAU CHANCELLIER

M. le comte de Bülou-Rapide

carrière—Un diplomate danois.

Pour la troisième fois, l'empereur Guillaume II exerce la fonction délicate et haute de nommer un chancelier ou chancelier de l'empire, comme l'a annoncé l'ABELLE tout récemment. Le prince de Bismark avait occupé ce poste éminent sous deux régimes: celui de Guillaume Ier et celui de Frédéric III, et pendant les premières années du règne de Guillaume II.

La chancellerie impériale date de la vote de la Constitution de l'Allemagne. C'est le ministère de l'Empire. C'est le ministère de l'Allemagne. Le chancelier représente l'empereur, non le roi de Prusse, comme premier ministre auprès du Bundesrath ou conseil fédéral des souverains allemands, et auprès du Reichstag, assemblée des peuples allemands.

M. de Bülou, appelé à la succession de prince de Hohenlohe, était ministre des affaires étrangères depuis trois ans. Il est âgé de cinquante et un ans et natif du Holstein, cette province danoise qui fut incorporée à la Prusse en 1866. On sait que le Danemark est une terre féconde en habiles diplomates.

Le comte de Bülou suivit les étapes de la carrière dans toutes les grandes ambassades. Il a servi à Rome, Vienne, Paris, Saint-Petersbourg. En quatorze ans, il parvint au grade de ministre à Bucharest, puis il fut nommé, en 1893, ambassadeur auprès du Quirinal, et, de là, ministre des affaires étrangères, en 1897.

Il a fait ses preuves d'habileté. Le nouveau chancelier est remarquable par une souplesse qui lui permet de suivre les évolutions souvent rapides d'un souverain très personnel et très capricieux, et, avec cela, une volonté allant parfois jusqu'à l'audace.

On se souvient de la déclaration solennelle que fit le comte de Bülou à propos du navire indiment visité et saisi par les Anglais dans la baie de Delagoa. Ce navire s'appelait précisément le Bundesrath, et M. de Bülou réussit à le retirer sain et sauf, avec indemnité, des mains britanniques.

Le chancelier du vrai Bundesrath a certainement confiance qu'il aura la même chance avec tout l'équipage impérial dont il prend la direction. Il plaie à l'empereur, parce qu'il voit grand et qu'il ne doute de rien. C'est lui qui fut l'apôtre de la "politique mondiale" et le promoteur de la grande flotte germanique.

Peut-être les peuples allemands essaient-ils de se faire à l'idée de ce "Pantomobile" impérial qui est choisi un conseiller plus calme. Beaucoup d'entre eux estiment que "Pantomobile" impérial avait plus besoin de frein que de piston supplémentaire.

LES BAINS D'ENORE.

Les empoisonnements récemment déterminés par des chausures noircies à l'aniline ont attiré l'attention des hygiénistes sur certaines encres fabriquées au noir d'aniline et qui seraient vénéneuses. On doit veiller à ce que les petits écoliers ne portent pas à leur bouche le bec de leurs plumes.

Mais, si l'industrie a créé de nouvelles encres suspectes de qualités noires, par contre l'ancienne encre classique, celle qui de temps immémorial se fabrique par la réaction du tanin sur le sulfate de fer, vient d'être promue par les médecins allemands au titre de médicament sérieux, médicament d'usage externe. Il est vrai, et qu'il s'emploie sous forme de bain d'encre.

Ces bains, dont la durée est d'un quart d'heure, agissent remarquablement, paraît-il, contre certaines maladies de la peau.

NOTES ET IMPRESSIONS.

Il y a, dans les impressions qu'un rédacteur de la New Deutsche Rundschau a reçues de l'Exposition, des formules justes et fines. Mais la sensation dominante a été d'une féerie. Cet Allemand a été stupéfait de trouver un fleuve bordé de palais, comme un canal de Venise. Au sortir du Panthéon américain, il n'a pas compris comment il pouvait se trouver dans l'Hôtel de Ville d'Audenarde. Comme il méditait ces choses vers la colline de Trocadero, il fut tout à coup transporté au Japon.

Cette concentration de la géographie, cette réunion de tous les empires dans la boucle d'un fleuve lui parut une sorte de merveille et d'illusion théâtrale. Les exposants l'ont si bien compris, qu'ils ont donné un air de guignol et de fête de Noël aux vitrines les plus sérieuses. Les fabricants de chocolat ont exposé leurs produits dans une sorte de panorama; les farines ont fait un joli joujou, qui est un moulin avec une chute d'eau. Tout a pris un air divertissant. Le soir, la féerie s'achève. On entre sous un arc de lumière violette et d'émeraude, une architecture rêvée par Baudelaire. Des cités de lumière resplendissent, et l'eau jaillit de fontaines plus variées que les robes de Feu d'Anet et de la Robe Fuller. On entre dans la rue de Paris. Les arbres portent des fruits merveilleux. Voici les barques, et l'on dirait d'un carnaval du dix-huitième siècle. On se croit hors du temps et de l'espace, dans un rêve féerique machiné par des Essentiels. Et cette Exposition est comme un fantôme étincelant et changeant du passé. Elle est l'image de Paris. Paris aussi est une chose morte, dont le fantôme seul survit. S'il faut en croire l'écrivain allemand, l'Allemagne a recueilli la succession.

A l'Art nouveau de Bing a succédé la Maison moderne, fabriquée en Allemagne. L'habitude parisienne est morte, et les colonnes portent son joyeux héritage. Les plus perverses orchidées de la rue Royale se voient au-dessus de la succédée à Paris. Mais Paris reste debout dans sa beauté passée, Comme un jardin enchanté, il s'éveille à la nuit. La nuit, dans salons Paris, comme notre plus belle illusion. Parisiens, que blâmez cette opinion, reconnaissez vos fautes. Cet Allemand a pu mettre ses idées sous le patronage des citations françaises et prendre pour épigraphe un vers de Louis: "Paris, c'est éternel le du plaisir."

AMUSEMENTS.

GRAND OPERA HOUSE.

Il suffit de dire que "Mme Sanson" est maintenant interprété par la troupe Baldwin-McVilly pour faire comprendre au public que la salle est toujours comble. Certes, cette compagnie a déjà remporté de beaux succès, mais aucun ne vaut celui de "Mme Sanson". C'est la cause de la perfection apportée dans les moindres détails de la pièce.

THEATRE "CRESCENT."

Il n'en faut de beaucoup que la Toussaint ait ni à nos théâtres: il y avait toute hier en matinée et le soir pour entendre encore Mathews et Bulger lutter de drôlerie et d'esprit dans "The Night of the 4th", et il en sera ainsi jusqu'à demain. Cette excellente troupe sera remplacée dimanche matin par un drame qui est devenu populaire et qui est intitulé "In Old Kentucky."

THEATRE TULANE.

Depuis dimanche, "Quo Vadis" devient, à Thaque représentation, plus populaire. Il est rare de voir dans nos théâtres américains un drame en scène aussi dévoué et aussi la salle du Tulane ne désemplit pas et les recettes sont-elles ne peut plus abondantes. Dimanche soir, première de "Self and Lady" par une compagnie tout à fait d'élite.

Rien de meilleur que l'eau d'Abita gazeuse. Essayez-la vous en serez vite convaincus. Délivré partout \$1.00 par douzaine.

Liste des navires partis pour la Nouvelle-Orléans.

Table listing ship names, destinations, and departure times for various ports like New York, Liverpool, etc.

Feuilleton

DE

L'Abelle de la N. O.

Commencé le 11 octobre 1900

INFAME!

Par George Spitzmuller.

DEUXIEME PARTIE.

CHRISTINE.

LES CAMPIS VOLANTS.

Et...

—Hien! c'est drôle, interroge le mari de la Rouquine.

—Justement, toi là-bas un

vieux cheval à qui j'allais porter sa pitance, celle qui lui permet de mieux résister. Aujourd'hui il partageait avec le nouveau venu, voilà tout.

Ce disant, de l'air le plus impassible, l'éleveur de saignées donnait du pain à Mélusine qui le mangeait avec avidité: elle en était privée depuis si longtemps!

Basuite, il lui releva la tête et, introduisant dans sa bouche le goulot de la bouteille, il lui fit boire de force quelques gorgées de vin. Eu même temps, il excitait de la voix à se lever et la frappa de son bâton.

—Allons! debout, roseau!... L'effet fut presque immédiat. Mélusine se releva, tremblant sur trois jambes cagneuses; elle ne pouvait poser la quatrième sur le sol. Mais elle semblait gaillardie par le vin qui lui infusait une force factice.

—Suis-moi, dit l'homme, et vous verrez la chose. Il alla le premier tirant derrière lui Mélusine qui botait et cornait pitoyablement, trébuchant à chaque pas.

De l'autre côté du ravin, lui-même la surface d'un petit étang, sorte de mare, où un cheval était à l'attache, avec de l'eau jusqu'aux genoux.

En voyant venir du monde de son côté, ce cheval poussa un hémissement joyeux, mais faible. Lorsqu'on fut plus près, Achil-

le et Gaspard aperçurent sur le corps de ce carcan étique des tâches noires...

Plus près encore, ils distinguèrent des saignées. L'animal en était couvert. Et les grouillants sur lui, brillantes, replètes, gnautes, gorgées de sang. Il y en avait partout, sous le ventre, sur le dos, collées au cou et surtout à la veine jugulaire.

Les ignobles bêtes viciaient du reste de vie du malheureux quadrupède. C'était parfaitement hideux.

De temps en temps, on entendait un bruit léger comme celui que produit un goujon qui saute à la surface de l'eau. C'était une saignée gavée qui tombait dans l'étang.

Le cheval, grelottant de fièvre avait dans les yeux comme une lueur d'espoir. Il semblait dire: —Est-ce qu'on vient enfin me délivrer de ce supplice?

Et il regardait avec pitié ses pauvres jambes, son poitrail envahi par les bêtes noires, molles et froides qui le saignaient, l'épousaient, lui tiraient son dernier sang goutte à goutte, aspiraient ce qui lui restait de force en lui faisant subir la plus effroyable des agonies.

Et il faisait ses flancs, essayant sans y parvenir, de détacher quelques hirondines avec ses naseaux. L'homme mit son pastalon

dans ses bottes et poussa Mélusine dans l'eau saignée; il y entra lui-même pour attacher le jument au même piquet que son camarade d'infortune.

Puis il fit manger et boire l'autre cheval.

Cela dura à peine cinq minutes, mais suffit pour que le corps de la jument fût envahi par les immondes ardeilles qui, sentant une autre chair, venaient l'attaquer avec voracité.

Tout insensibles qu'ils fussent, l'Antioch et Gaspard éprouvaient un sentiment vague, fait à la fois de compassion pour les deux malheureuses bêtes et de dégoût pour la horde grouillante.

Ils s'en allèrent, ayant assez de ce pénible spectacle.

En les voyant partir avec l'éleveur de saignées, Mélusine eut un hémissement de détresse, un cri presque humain qui les fit s'arrêter tous trois.

—La pauvre vieille!... murmura Gaspard, remué. Il hâtèrent le pas et, quand ils furent sur le point de descendre derrière le valloissement qui surplombait la route, ils se retournèrent encore. Mélusine les suivait d'un regard morne, désolé, désespéré. Ce regard parlait avec une éloquence navrante et semblait dire: —On va donc me laisser mourir là!... Revenus à la guimbarde, ils s'y attelèrent après avoir dit

adieu à l'homme et continuèrent leur chemin, Achille tirant, Gaspard poussant le véhicule.

A une courbe du chemin, ils revirent l'étang, déjà bien éloigné.

Les deux vieux chevaux étaient encore tournés de leur côté, observant l'horizon où tout se fondait dans la brume du crépuscule.

Le lendemain matin, la smala arrivait aux environs de Wissembourg.

Sur le territoire français, elle n'avait plus à craindre la police allemande; mais il lui fallait encore prendre des précautions. M. de Roberteau s'était bien engagé à protéger les ravisseurs de Christine; dans son intérêt, d'ailleurs. Seulement, aurait-il le pouvoir de tenir sa promesse?

Comment eût-il pu suivre partout ses complots d'un œil tutélaire? Cela paraissait difficile. Aussi Achille, pilote de la tournee, se disait: Il qu'on devait être prudent, puisque la prudence est mère de la sagesse.

Après tout, c'était à eux qu'il fallait combattre principalement le soin de se tirer d'affaires. Ils y étaient plus intéressés encore que M. de Roberteau qui trouverait bien un moyen de se dégager lui-même et les charger, s'ils avaient le malheur de se

laisser pincer. Il serait le premier à les accuser du rapt de sa fille.

—Ces magistrats, pas de scrupules!... pensait l'Antioch. Ma foi, tant pis! Si ça tourne mal, je raconte l'histoire.

Mais il ajoutait aussitôt, à part lui, pour se rassurer: —Bah! Malheureux est loin, et on a déjà perdu de vue l'enlèvement de la petite. L'affaire est probablement classée, comme disent ces messieurs en robe. N'importe, il ne faudra pas l'oublier pour moi. Ça sent trop l'Alsace.

Fidèles à leurs principes, Achille et le Grédy cédèrent la voiture à quelque distance de la ville, et tandis que Véronique s'occupait de la popote, ils partirent en reconnaissance, chacun de son côté.

La Rouquine attendait avec impatience d'être seule pour faire payer à Christine la dernière intervention du Grédy en sa faveur.

Elle avait cet affront sur le cœur depuis la veille. —Approche, la Tise!... lui ordonna-t-elle radement. Quand l'enfant eut obéi: —Tiens! voilà pour t'apprendre à pleurnicher devant le monde, comme tu l'as fait hier soir, vipère!

Et la mégère gratifia Christine de deux formidables taloches qui résonnèrent sur ses joues maigres.

La petite folata en sanglots. Mais au même instant, une voix —celle de Gaspard—dit sur un ton courroucé: —C'est pas fort, Véronique, ce que tu fais là!

—C'est pas fort, Véronique, ce que tu fais là! La Rouquine, décontenancée, ne répliqua pas un mot. La surprise lui était désagréable.

Elle ne pensait guère au retour du Grédy qui arrivait inopinément, par derrière, sans crier gare.

—Non, répétait Gaspard avec énergie, ce n'est pas bien! —C'est pour me dire ça que tu es revenue là?

—Pas précisément. J'avais oublié mes contents. Je se me regrette pas, puisque cela m'a donné l'occasion de voir comment tu arranges cette petite.

—Qu'est-ce que ça peut te faire? J'agis avec elle comme il me plaît.

—Cela ne me plaît pas à moi! Je croyais que tu te civiliserais un peu par rapport à la gamine. Et tu la prends tous les jours en grippe. —Ça me regarde, je te dis, et pas toi, le Grédy! —Ah! c'est comme ça? Attention, la Rouquine: Je n'ai pas pas les soboles, moi. Faut pas commencer à nous en faire... —Oh! la la!... —J'en ai bientôt assez de ton beau caractère et de tes saignées continuelles. Qu'est-ce que tu lui reproches, à cette enfant!